

Éloge de la fuite

Laborit, Henri, Folio Essais, 1985 (1976), 187 p.

Attention : trois séries d'extraits, p. 1, 6 et 8

Le texte intégral est ici : <https://www.education-authentique.org/uploads/PDF-DOC/LEF-Eloge-fuite.pdf>

EXTRAITS 1/3

Quand il ne peut plus lutter contre le vent et la mer pour poursuivre sa route, il y a deux allures que peut encore prendre un voilier : la cape (le foc bordé à contre et la barre dessous) le soumet à la dérive du vent et de la mer, et la fuite devant la tempête en épaulant la lame sur l'arrière avec un minimum de toile. La fuite reste souvent, loin des côtes, la seule façon de sauver le bateau et son équipage. Elle permet aussi de découvrir des rivages inconnus qui surgiront à l'horizon des calmes retrouvés. Rivages inconnus qu'ignoreront toujours ceux qui ont la chance apparente de pouvoir suivre la route des cargos et des tankers, la route sans imprévu imposée par les compagnies de transport maritime.

Vous connaissez sans doute un voilier nommé « Désir ».

Nous ne vivons que pour maintenir notre structure biologique, nous sommes programmés depuis l'œuf fécondé pour cette seule fin, et toute structure vivante n'a pas d'autre raison d'être que d'être.

Amour

Amour. Avec ce mot, on explique tout, on pardonne tout, on valide tout parce que l'on ne cherche jamais à savoir ce qu'il contient. C'est le mot de passe qui permet d'ouvrir les cœurs, les sexes, les sacristies et les communautés humaines. Il couvre d'un voile prétendument désintéressé, voire transcendant, la recherche de la dominance et le prétendu instinct de propriété. C'est un mot qui ment à longueur de journée et ce mensonge est accepté, la larme à l'œil, sans discussion, par tous les hommes. Il fournit une tunique honorable à l'assassin, à la mère de famille, au prêtre, aux militaires, aux bourreaux, aux inquisiteurs, aux hommes politiques.

La fonction du système nerveux consiste essentiellement dans la possibilité qu'il donne à un organisme d'agir, de réaliser son autonomie motrice par rapport à l'environnement, de telle façon que la structure de cet organisme soit conservée.

La motivation fondamentale des êtres vivants semble être le maintien de leur structure organique. Mais elle dépendra soit de pulsions, en réponse à des besoins fondamentaux, soit de besoins acquis par apprentissage.

Avec le cortex, on accède à l'anticipation, à partir de l'expérience mémorisée des actes gratifiants ou nociceptifs, et à l'élaboration d'une stratégie capable de les satisfaire ou de les éviter respectivement. Il semble donc exister trois niveaux d'organisation de l'action.

Le premier, le plus primitif, à la suite d'une stimulation interne et/ou externe, organise l'action de façon automatique, incapable d'adaptation.

Le second organise l'action en prenant en compte l'expérience antérieure, grâce à la mémoire que l'on conserve de la qualité, agréable ou désagréable, utile ou nuisible, de la sensation qui en est résultée. L'entrée en jeu de l'expérience mémorisée camoufle le plus souvent la pulsion primitive et enrichit la motivation de tout l'acquis dû à l'apprentissage.

Le troisième niveau est celui du désir. Il est lié à la construction imaginaire anticipatrice du résultat de l'action et de la stratégie à mettre en œuvre pour assurer l'action gratifiante ou celle qui évitera le stimulus nociceptif.

Le premier niveau fait appel à un processus uniquement présent, le second ajoute à l'action présente l'expérience du passé, le troisième répond au présent, grâce à l'expérience passée par anticipation du résultat futur.

Le système nerveux commande généralement une action. Si celle-ci répond à un stimulus nociceptif douloureux, elle se résoudra dans la fuite, l'évitement. Si la fuite est impossible elle provoquera l'agressivité défensive, la lutte.

Si cette action est efficace, permettant la conservation ou la restauration du bien-être, de l'équilibre biologique, si en d'autres termes elle est gratifiante, la stratégie mise en œuvre sera mémorisée, de façon à être reproduite. Il y a apprentissage.

Si elle est inefficace, ce que seul l'apprentissage pourra montrer, un processus d'inhibition motrice sera mis en jeu.

À côté des agressions directes, physiques ou chimiques, l'agression psychosociale au contraire passe *obligatoirement* par la mémoire et l'apprentissage de ce qui peut être nociceptif pour l'individu. Si elle ne trouve pas de solution dans l'action motrice adaptée, elle débouche sur un comportement d'agressivité défensive ou, chez l'homme, sur le suicide. Mais si l'apprentissage de la punition met en jeu le système inhibiteur de l'action, il ne reste plus que la soumission avec ses conséquences psychosomatiques, la dépression ou la fuite dans l'imaginaire des drogues et des maladies mentales ou de la créativité.

L'amour déculpabilise, car pour que tous les groupes sociaux survivent, c'est-à-dire maintiennent leurs structures hiérarchiques, les règles de la dominance, il faut que les motivations profondes de tous les actes humains soient ignorés.

Le mot d'amour se trouve là pour motiver la soumission, pour transfigurer le principe du plaisir, l'assouvissement de la dominance.

Aimer l'autre, cela devrait vouloir dire que l'on admet qu'il puisse penser, sentir, agir de façon non conforme à nos propres désirs, à notre propre gratification, accepter qu'il vive conformément au nôtre. Mais l'apprentissage culturel au cours des millénaires a tellement lié le sentiment amoureux à celui de possession, d'appropriation, de dépendance par rapport à l'image que nous nous faisons de l'autre, que celui qui se comporterait ainsi par rapport à l'autre serait en effet qualifié d'indifférent.

Ce que l'on appelle « amour » naît du *renforcement de l'action gratifiante autorisée par un autre être situé dans notre espace opérationnel* et le *mal d'amour* résulte du fait *que cet être peut refuser d'être notre objet gratifiant ou devenir celui d'un autre*, se soustrayant ainsi plus ou moins complètement notre action. Ce refus ou ce partage blesse l'image idéale que l'on se fait de soi, blesse notre narcissisme et initie soit la dépression, soit l'agressivité, soit le dénigrement de l'être aimé.

On naît, on vit et l'on meurt seul au monde, enfermé dans sa structure biologique qui n'a qu'une seule raison d'être : celle de se conserver. Mais, chose étrange, la mémoire et l'apprentissage font pénétrer les autres dans cette structure, et, au niveau de l'organisation du moi, elle n'était plus qu'eux.

La source profonde de l'angoisse existentielle, occultée par la vie quotidienne et les relations interindividuelles dans une société de production, est cette solitude de notre structure biologique enfermant en elle-même l'ensemble, anonyme le plus souvent, des expériences que nous n'avons pas retenues des autres. Angoisse de ne pas comprendre ce que nous sommes et ce qu'ils sont, prisonniers enchaînés au même monde de l'incohérence et de la mort.

Une idée de l'homme

Pour nous, la cause primordiale de l'angoisse c'est l'impossibilité de réaliser l'action gratifiante, en précisant qu'échapper à la souffrance par la fuite ou par la lutte est une façon aussi de se gratifier, donc d'échapper à l'angoisse.

Quelles sont les raisons qui nous empêchent d'agir ?

La plus fréquente, c'est le conflit qui s'établit dans nos voies nerveuses entre les pulsions et l'apprentissage de la punition qui peut résulter de leur satisfaction. Punition qui peut venir de

l'environnement physique, mais plus souvent encore, pour l'homme, de l'environnement humain, de la socio-culture.

Une autre source d'angoisse est celle qui résulte d'un déficit informationnel, de l'ignorance où nous sommes des conséquences pour nous d'une action ou de ce que nous réserve le lendemain.

Enfin, chez l'homme, l'imaginaire peut, à partir de notre expérience mémorisée, construire des scénarios tragiques qui ne se produiront peut-être jamais mais dont nous redoutons la venue possible.

L'angoisse de la mort peut faire appel à tous ces mécanismes à la fois. L'ignorance de ce qui peut exister après la mort, l'ignorance du moment où celle-ci surviendra, ou au contraire la reconnaissance de sa venue prochaine et inévitable, sans possibilité de fuite ou de lutte, la croyance à la nécessité d'une soumission aux règles morales ou culturelles pour pouvoir profiter agréablement de l'autre vie, le rôle de l'imagination bien alimentée par la civilisation judéo-chrétienne qui tente de tracer le tableau de celle-ci, ou celui du passage, peut-être douloureux, de la vie terrestre au ciel, au néant, au purgatoire ou à l'enfer, tout cela fait partie, même pour l'athée le plus convaincu, dans l'obscurité de son inconscient, dans le dédale de ses refoulements, de son acquis culturel.

Même en écarquillant les yeux, l'Homme ne voit rien. Il tâtonne en trébuchant sur la route obscure de la vie, dont il ne sait ni d'où elle vient, ni où elle va. Il est aussi angoissé qu'un enfant enfermé dans le noir. C'est la raison du succès à travers les âges des religions, des mythes, des horoscopes, des rebouteux, des prophètes, des voyants extralucides, de la magie et de la science aujourd'hui. Grâce à ce bric-à-brac ésotérique, l'Homme peut agir.

L'enfance

Il est bien sûr que l'enfant est l'entière expression de son milieu le plus souvent, même lorsqu'il se révolte contre lui puisqu'alors il n'en représente que la face inverse, contestataire ; Il se comporte dans tous les cas par rapport aux critères des automatismes qui lui ont été imposés. Comment d'ailleurs un groupe social quel qu'il soit, s'il veut survivre, peut-il se comporter, si ce n'est en maintenant sa structure ou en tentant de s'approprier celle qui lui semble plus favorisée ? Comment un tel groupe social peut-il « élever » ses enfants, si ce n'est dans le conformisme ou le conformisme-anti ?

La notion de relativité des jugements conduit à l'angoisse. Il est plus simple d'avoir à sa disposition un règlement de manœuvre, un mode d'emploi, pour agir. Nos sociétés qui prônent si souvent, en paroles du moins, la responsabilité, s'efforcent de n'en laisser aucune à l'individu, de peur qu'il n'agisse de façon non conforme à la structure hiérarchique de dominance.

Et l'enfant, pour fuir cette angoisse, pour se sécuriser, cherche lui-même l'autorité des règles imposées par les parents. A l'âge adulte, il fera de même avec celle imposée par la socio-culture dans laquelle il s'inscrit. Il se raccrochera aux jugements de valeur d'un groupe social, comme un naufragé s'accroche désespérément à sa bouée de sauvetage.

Une éducation relativiste ne chercherait pas à éluder la socio-culture, mais la remettrait à sa juste place : celle d'un moyen imparfait, temporaire de vivre en société. Elle laisserait à l'imagination la possibilité d'en trouver d'autres et dans la combinatoire conceptuelle qui pourrait en résulter, l'évolution des structures sociales pourrait peut-être alors s'accélérer, comme par la combinatoire génétique l'évolution d'une espèce est rendue possible. Mais cette évolution sociale est justement la terreur du conservatisme, car elle est le ferment capable de remettre en cause les avantages acquis ;

Mieux vaut alors fournir à l'enfant une « bonne » éducation, capable avant tout de lui permettre de trouver un « débouché » professionnel honorable. On lui apprend à « servir », autrement dit, on lui apprend la servitude à l'égard des structures hiérarchiques de dominance. On lui fait croire qu'il agit pour le bien commun, alors que la communauté est hiérarchiquement institutionnalisée, qu'elle le récompense de tout effort accompli dans le sens de cette servitude à l'institution. Cette servitude devient alors gratification. L'individu reste persuadé de son dévouement, de son altruisme, cependant qu'il n'a jamais agi que pour sa propre satisfaction, mais satisfaction déformée par l'apprentissage de la socio-culture.

Comment se regarder soi-même avec une certaine tendresse, si les autres ne vous apprécient qu'à travers le prisme déformant de votre ascension sociale, lorsque cette ascension n'a pas dépassé les premières marches ? Comment peut-on parler d'égalité quand le pouvoir, qui crée les inégalités de toutes les espèces, s'acquiert par l'efficacité dans la production, la gestion et la vente des marchandises ?

Ainsi, lorsque les parents sont persuadés que le bonheur s'obtient par la soumission aux règles imposées par la structure socio-économique, il est compréhensible qu'ils imposent à leurs enfants l'acquisition coercitive des automatismes de pensée, de jugement et d'action conformes à cette structure.

Les autres

Le système nerveux vierge de l'enfant, abandonné en dehors de tout contact humain, ne deviendra jamais un système nerveux humain. Il ne lui suffit pas d'en posséder la structure initiale, il faut encore que celle-ci soit façonnée par le contact avec les autres, et que ceux-ci, grâce à la mémoire que nous en gardons, pénètrent en nous et que leur humanité forme la nôtre.

Les autres, ce sont aussi ceux qui occupent le même espace, qui désirent les mêmes objets ou les mêmes êtres gratifiants, et dont le projet fondamental, survivre, va s'opposer au nôtre. Nous savons maintenant que ce fait se trouve à l'origine des hiérarchies de dominance.

Les autres, ce sont aussi tous ceux avec lesquels, quand on leur est réuni, on se sent plus fort, moins vulnérable.

Dès que l'information technique a servi de base à l'établissement des hiérarchies, et que la finalité de l'individu a commencé à se dissocier de celle du groupe, l'individualisme forcené qui s'épanouit à l'époque contemporaine fit son apparition.

Les sociétés de pénurie possèdent vraisemblablement une conscience du groupe plus développée que les sociétés d'abondance. La conscience de groupe reparait quand le groupe se trouve conduit à défendre son territoire contre l'envahissement par un groupe antagoniste. C'est alors l'union sacrée.

Ce qui est défendu dans « l'union sacrée », dans la guerre dite juste (elles le sont toujours), c'est avant tout une structure sociale hiérarchique de dominance.

Au moyen d'une tromperie grossière, on arrive parfois, en période de crise, à faire croire à l'individu qu'il défend l'intérêt du groupe et se sacrifie pour un ensemble, alors que cet ensemble étant déjà organisé sous forme d'une hiérarchie de dominance, c'est en fait à la défense d'un système hiérarchique qu'il défend sa vie.

La mort

Ce que la mort fera disparaître avec la matrice biologique qui ne peut en rien assurer à elle seule la création d'une personnalité, ce sont « les autres ». Mais alors, peut-on dire que « nous sommes nous », simplement parce que les autres se sont présentés dans un certain ordre, temporel, variable avec chacun suivant certaines caractéristiques, variables essentiellement avec le milieu, avec la niche que le hasard de la naissance nous a imposé ?

Peut-on dire que nous existons en tant qu'individu alors que rien de ce qui constitue cet individu ne lui appartient ? Alors qu'il ne constitue qu'une confluence, qu'un lieu de rencontre particulier « des autres » ? Notre mort n'est elle pas en définitive la mort des autres ?

Cette idée s'exprime parfaitement par la douleur que nous ressentons à la perte d'un être cher. Cet être cher, nous l'avons introduit au cours des années dans notre système nerveux, il fait partie de notre niche. Les relations innombrables établies entre lui et nous que nous avons intériorisées, font de lui une partie intégrante de nous-mêmes. La douleur de sa perte est ressentie comme une amputation de notre moi, c'est-à-dire comme la suppression brutale et définitive de l'activité nerveuse que nous tenions de lui. Ce n'est pas lui que nous pleurons, c'est nous-mêmes. Nous pleurons cette partie de lui qui était en nous et qui était nécessaire au fonctionnement harmonieux de notre système nerveux.

La vraie famille de l'homme, ce sont ses idées, et la matière et l'énergie qui leur servent de support et les transportent, ce sont les système nerveux de tous les hommes qui à travers les âges se

trouveront « informés » par elles. Alors, notre chair peut bien mourir, l'information demeure, véhiculée par la chair de ceux qui l'ont accueillie et la transmettent en l'enrichissant, de génération en génération.

La mort est pour l'individu la seule expérience qu'il n'a jamais faite et pour laquelle le déficit informationnel est total. Totale et définitive aussi l'angoisse qui en résulte puisque l'angoisse survient lorsque l'on ne peut agir, c'est-à-dire, ni fuir, ni lutter.

Alors, l'Homme a imaginé des « trucs » pour occulter cette angoisse.

D'abord, n'y pas penser, et pour cela agir, faire n'importe quoi, mais quelque chose. L'angoisse de la mort chez le combattant existe avant la bataille, mais pendant la lutte, elle disparaît, parce que justement, il lutte, il agit.

La croyance en un autre monde où nous allons revivre dès que nous aurons tourné la page où s'est inscrite notre existence dans celui-là, est un moyen qui fut beaucoup utilisé, d'avoir une belle mort, une mort édifiante.

La croyance (quelle que soit l'opinion que l'on a d'un « au-delà ») que sa mort va « servir » à quelque chose, qu'elle permettra l'établissement d'un monde plus juste, qu'elle s'inscrira dans la lente évolution de l'humanité, suppose que l'on sache vers quoi s'oriente l'humanité. Combien sont morts avec cette conviction au même moment dans des camps antagonistes, défendant des idéologies opposées, chacun persuadé qu'il défendait la vérité. Mourir pour quelque chose qui nous dépasse, quelque chose de plus grand que nous, c'est le plus souvent mourir pour un sous-ensemble agressif et dominateur de l'ensemble humain.

Le bonheur

On ne peut être heureux si l'on ne désire rien. Le bonheur est ignoré de celui qui désire sans assouvir son désir, sans connaître le plaisir qu'il y a à l'assouvissement, ni le bien-être ressenti lorsqu'il est assouvi.

La recherche du plaisir est canalisée par l'apprentissage socio-culturel, car la socio-culture décide pour vous de la forme que doit prendre, pour être tolérée, cette action qui vous gratifiera.

Il est ainsi possible de trouver le bonheur dans le conformisme, puisque celui-ci évite la punition sociale et crée les besoins acquis qu'il saura justement satisfaire. Des sociétés qui ont établi leurs échelles hiérarchiques de dominance, donc de bonheur, sur la production de marchandises, apprennent aux individus qui les composent à n'être motivés que par leur promotion sociale dans un système de production de marchandises. Cette promotion sociale décidera du nombre de marchandises auquel vous avez droit, et de l'idée complaisante que l'individu se fera de lui-même par rapport aux autres. Elle satisfera son narcissisme.

Les automatismes créés dès l'enfance dans son système nerveux n'ayant qu'un seul but, le faire entrer au plus vite dans un processus de production, *se trouveront sans objet à l'âge de la retraite*, c'est pourquoi celle-ci est rarement le début de l'apprentissage du bonheur, mais le plus souvent l'apprentissage du désespoir.

La recherche de la dominance dans un territoire donné a toujours été à la base des comportements humains.

La dominance permet de garder à sa disposition un être ou un objet qui est convoité par d'autres.

Extraits sélectionnés par Pierre Conninx
<http://pierre.coninx.free.fr/lectures/laborit.htm>

La seule certitude (...) c'est que toute pensée, tout jugement, toute pseudo-analyse logique n'expriment que nos désirs inconscients, la recherche d'une valorisation de nous-mêmes à nos yeux et à ceux de nos contemporains. (p.11)

Il n'y a pas d'objectivité dans l'appréciation des faits qui s'enregistrent au sein de notre système nerveux. [Tout cela] n'est qu'idée que nous nous faisons de nous-mêmes, celle que nous tentons d'imposer à notre entourage, et qui est le plus souvent celle que notre entourage a construit en nous. (p12)

Nous ne vivons que pour maintenir notre structure biologique, nous sommes programmés depuis l'œuf fécondé pour cette seule fin, et toute structure vivante n'a pas d'autre raison d'être, que d'être. (p12)

L'expérimentation montre que la mise en alerte de l'hypophyse et de la corticosurrénale qui aboutit, si elle dure, à la pathologie viscérale des maladies dites "psychosomatiques", est le fait des dominés, ou de ceux qui cherchent sans succès à établir leur dominance, ou encore des dominants dont la dominance est contestée et qui tentent de la maintenir. Or comme la dominance stable et incontestée est rare, heureusement, vous voyez que pour demeurer normal il ne vous reste plus qu'à fuir loin des compétitions hiérarchiques. (p17)

Le seul comportement "inné", contrairement à ce que l'on a pu dire, nous semble donc être l'action gratifiante. La notion de territoire et de propriété n'est alors que secondaire à l'apprentissage de la gratification. Ce sont des acquis sociaux dans toutes les espèces animales et socioculturels chez l'homme. De même, on comprend que pour se réaliser en situation sociale, l'action gratifiante s'appuiera dès lors sur l'établissement des hiérarchies de dominance, le dominant imposant son "projet" au dominé. (p.21)

Le système inhibiteur de l'action, permettant ce qu'il est convenu d'appeler "l'évitement passif" est à l'origine de la réaction endocrinienne de "stress" et de la réaction sympathique vasoconstrictrice d'attente de l'action. La réaction adrénalinique qui vasodilate au contraire la circulation musculaire, pulmonaire, cardiaque et cérébrale, est la réaction de fuite ou de lutte; c'est la réaction d'alarme, elle permet la réalisation de l'action. Il résulte de ce schéma que tout ce qui s'oppose à une action gratifiante, celle qui assouvit le besoin inné ou acquis, mettra en jeu une réaction endocrino-sympathique, préjudiciable, si elle dure, au fonctionnement des organes périphériques. Elle donne naissance au sentiment d'angoisse et se trouve à l'origine des affections dites "psychosomatiques" (p.22)

Il n'y a pas d'amour heureux. Il n'y a pas d'espace suffisamment étroit, suffisamment clos pour enfermer toute une vie deux êtres à l'intérieur d'eux-mêmes. Or, dès que cet ensemble s'ouvre sur le monde, celui-ci, en se refermant sur eux va, comme les bras d'une pieuvre, s'infiltrer entre leurs relations privilégiées. D'autres objets de gratifications, et d'autres êtres gratifiants, vont entrer en relation avec chacun d'eux, en relation objective s'exprimant dans l'action. Alors l'espace d'un être ne se limitera plus à l'espace d'un autre. Le territoire de l'un peut bien se recouper avec le territoire de l'autre, mais ils ne se superposeront jamais plus. Le seul amour qui soit vraiment humain, c'est un amour imaginaire, c'est celui après lequel on court sa vie durant, qui trouve généralement son origine

dans l'être aimé, mais qui n'en n'aura bientôt plus ni la taille, ni la forme palpable, ni la voix, pour devenir une véritable création, une image sans réalité.

Comment donner une idée de l'Homme sans parler de l'angoisse ? Je pense que l'on n'a pas suffisamment insisté jusqu'ici sur cette idée simple que le système nerveux avait comme fonction fondamentale de nous permettre d'agir. Le phénomène de conscience chez l'homme, que l'on a évidemment rattaché au fonctionnement du système nerveux central, a prit une telle importance, que ce qu'il est convenu d'appeler "la pensée" a fait oublier ses causes premières, et qu'a coté des sensations il y a l'action. Or celle-ci nous paraît tellement essentielle que lorsqu'elle n'est pas possible, c'est l'ensemble de l'équilibre d'un organisme vivant qui va en souffrir, quelques fois jusqu'à entraîner la mort. Et ce fait s'observe aussi bien chez le rat que chez l'homme, car le rat n'a pas la chance de pouvoir fuir dans l'imaginaire consolateur ou la psychose. Pour nous, la cause primordiale de l'angoisse c'est donc l'impossibilité de réaliser l'action gratifiante, en précisant qu'échapper à une souffrance par la fuite ou par la lutte est une façon aussi de se gratifier, donc d'échapper à l'angoisse. (p.43)

Le fait réellement humain résulte de la possibilité que possède le cerveau de notre espèce de donner naissance, par un travail associatif des faits mémorisés, à un troisième niveau de structure qui vient s'ajouter aux structures innées, ou acquises. Ce sont les structures imaginaires. (...) La vraie famille de l'Homme, ce sont ses idées, et la matière et l'énergie qui leur servent de support et les transportent, ce sont les systèmes nerveux de tout les hommes, qui a travers les âges se trouveront "informés" par elles. Alors notre chair peut bien mourir, l'information demeure, véhiculée par la chair de ceux qui l'ont accueillie et la transmettent en l'enrichissant, de génération en génération. (p.86)

N'ayant jamais appris aux hommes qu'il peut exister d'autres activités que celles de produire et de consommer, lorsqu'ils arrivent à l'âge de la retraite il ne leur reste plus rien, ni motivation hiérarchique ou d'accroissement du bien-être matériel, ni satisfaction narcissique. Il ne leur reste plus qu'une déchéance accélérée au milieu des petits jeux du troisième âge. Heureux encore, lorsque les générations montantes, élevées dans la même optique, acceptent de conserver ces vieillards enveloppés dans un respect condescendant, affectueux, et paradoxalement paternaliste. Conscients d'être inutiles et souvent d'être une charge pour la société qui les supporte encore, ils s'éteignent enfouis dans leurs souvenirs, parfois agressifs et rancuniers. (p.122)

Extraits sélectionnés par Éric Laurent

<http://www.ericst-laurent.com/content/map/Laborit.html>

Conscience, connaissance, imagination, sont les seules caractéristiques de l'espèce humaine. Ce sont celles aussi le plus exceptionnellement employées. Par contre, l'Homme entretient de lui une fausse idée qui, sous la pelure avantageuse de beaux sentiments et de grandes idées, maintient férocement les dominances. La seule façon d'arracher ces défroques mensongères est d'en démonter les mécanismes et d'en généraliser la connaissance (La Nouvelle Grille, in Folio Essais, 1986, page 20)

La connaissance des jugements de valeur, sécrétions du cerveau des générations précédentes, celle de la structure et du fonctionnement de ce cerveau, même imparfaite, étant acquise, chaque homme saura qu'il n'exprime qu'une motivation simple, celle de rester normal. Normal, non par rapport au plus grand nombre, qui, soumis inconsciemment à des jugements de valeurs à finalité sociologique, est constitué d'individus parfaitement anormaux par rapport à eux-mêmes. Rester normal, c'est d'abord rester normal par rapport à soi-même. Pour cela, il faut conserver la possibilité "d'agir" conformément aux pulsions, transformées par les acquis socioculturels, remis constamment en cause par l'imaginaire et la créativité. Cette action devra éviter l'affrontement car de ce dernier surgira forcément une échelle hiérarchique de dominance, aliénant le désir à celui des autres. Se soumettre c'est accepter, avec la soumission, la pathologie psychosomatique qui découle forcément de l'impossibilité d'agir suivant ses pulsions. Se révolter, c'est courir à sa perte, car la révolte, si elle est réalisée en groupe, retrouve aussitôt une échelle hiérarchique de soumission à l'intérieur du groupe, et la révolte seule aboutit à la suppression du révolté par la généralité anormale qui se croit détentrice de la normalité. Il ne reste plus que la fuite, seul comportement permettant de demeurer normal par rapport à soi-même, aussi longtemps que la majorité des hommes qui se considèrent normaux tenteront sans succès de le devenir, en cherchant à établir leur dominance individuelle, de groupe, de classe, de nation, de bloc de nations,... (Éloge de la fuite, Folio Essais, 1976, pages 16-17)

Ce qui fait la solidité d'un système hiérarchique complexe, c'est qu'on y trouve à chaque niveau de l'échelle des dominants et des dominés (La Nouvelle Grille, Folio Essais).

Il faut reconnaître dans la société actuelle, bien heureux est celui qui peut vivre sans travailler (La Nouvelle Grille, Folio Essais).

L'homme primitif avait la culture du silex taillé qui le liait obscurément, mais complètement, à l'ensemble du cosmos. L'ouvrier d'aujourd'hui n'a même pas la culture du roulement à billes que son geste automatique façonne par l'intermédiaire d'une machine. Et pour retrouver l'ensemble du cosmos, pour se situer dans la nature, il doit s'approcher des fenêtres étroites que, dans sa prison sociale, l'idéologie dominante, ici ou là, veut bien entrouvrir pour lui faire prendre le frais. Cet air est lui-même empoisonné par les gaz d'échappement de la société industrielle. C'est lui pourtant que l'on appelle la Culture (Éloge de la fuite, Folio Essais, page 53)

<http://membres.multimania.fr/florence/livres/hlaborit.html>